

Collaborations art-science : qui ose vraiment franchir les frontières ? The Conversation, 17 novembre 2025.

[Karine Revet](#), Professeur de stratégie, Burgundy School of Business et [Barthélémy Chollet](#), Professeur, Management et Technologie, Grenoble École de Management (GEM).

Les collaborations entre scientifiques et artistes font régulièrement parler d'elles à travers des expositions intrigantes ou des performances artistiques au sein de laboratoires scientifiques. Mais qu'est-ce qui motive vraiment les chercheuses et les chercheurs à s'associer à des artistes ?

Art et science se sont historiquement nourris mutuellement comme [deux manières complémentaires de percevoir le monde](#).

Considérons ainsi les principaux instituts états-uniens de sciences marines : tous sont dotés d'ambitieux programmes de collaboration art/science, mis en place à partir du tournant des années 2000. Le prestigieux Scripps Institution of Oceanography a, par exemple, développé une [collection d'art privée, ouverte au public](#), pour « refléter des connaissances scientifiques objectives dans des œuvres d'art à la fois réalistes et abstraites ». À l'Université de Washington, des [résidences d'artiste](#) sont organisées, au cours desquelles des peintres passent entre un et trois mois au milieu des scientifiques des Friday Harbor Laboratories (une station de recherche en biologie marine), sur l'île reculée de San Juan.

Ces démarches semblent indiquer que les institutions scientifiques sont déjà convaincues du potentiel de la collaboration entre art et science. L'initiative ne vient pas toujours des laboratoires : nombre d'artistes ou de collectifs sollicitent eux-mêmes les chercheurs, que ce soit pour accéder à des instruments, à des données ou à des terrains scientifiques. En France comme ailleurs, plusieurs résidences – au CNRS, à Paris-Saclay ou dans des centres d'art – sont ainsi nées d'une démarche portée d'abord par les artistes.

Mais qu'en est-il des chercheurs eux-mêmes ? ceux-là même qui conçoivent, développent et réalisent les projets de recherche et qui *a priori* ont une sensibilité artistique qui n'est ni inférieure ni supérieure à la moyenne de la population. Quels sont ceux qui choisissent d'intégrer l'art dans leurs projets scientifiques ? Et pour quoi faire ? Les [études](#) disponibles ne sont pas très éclairantes sur le sujet, car elles se sont focalisées sur des scientifiques atypiques, passionnés par l'art et artistes eux-mêmes. Peu de travaux avaient jusqu'ici procédé à un recensement « tout azimuts » des pratiques.

Dans une [étude récente](#), nous avons recensé les pratiques, des plus originales aux plus banales, en analysant plus de 30 000 projets de recherche financés par la National Science Foundation (NSF) aux États-Unis entre 2003 et 2023, dans les domaines des géosciences et de la biologie.

Une analyse textuelle du descriptif des projets permet de sortir de l'anecdotique pour révéler des tendances structurelles inédites. Cette source comporte toutefois des biais possibles : les résumés de projets sont aussi des textes de communication, susceptibles d'amplifier ou d'édulcorer les collaborations art/science. Pour limiter ces écarts entre discours et réalité, nous combinons analyse contextuelle des termes artistiques, comparaison temporelle et vérification qualitative des projets. Ce croisement permet de distinguer les effets d'affichage des pratiques réellement intégrées.

En France aussi, les initiatives art/science existent mais restent dispersées, portées par quelques laboratoires, universités ou centres d'art, sans base de données centralisée permettant une

analyse systématique. Nous avons donc choisi les États-Unis, car la NSF fournit depuis vingt ans un corpus homogène, public et massif de résumés de projets, rendant possible un recensement large et robuste des collaborations art/science.

Trois façons d'associer les artistes

Pour commencer, les collaborations entre art et science sont très rares : moins de 1 % des projets ! Ce chiffre reste toutefois une estimation basse, car il ne capture que les collaborations déclarées par les chercheurs dans des projets financés : nombre d'initiatives impulsées par des artistes ou des collectifs échappent à ces bases de données. En revanche, leur fréquence a augmenté sans discontinuer sur les vingt années d'observation.

En analysant plus finement les projets, on peut identifier que l'artiste peut y jouer trois grands rôles. D'abord, il peut être un disséminateur, c'est-à-dire qu'il aide à diffuser les résultats auprès du grand public. Il ne contribue pas vraiment à la recherche mais joue le rôle d'un traducteur sans qui l'impact des résultats du projet serait moindre. C'est, par exemple, la mise sur pied d'expositions ambulantes mettant en scène les résultats du projet.

Ensuite, l'artiste peut intervenir comme éducateur. Il intervient alors en marge du projet, pour faire connaître un domaine scientifique auprès des enfants, des étudiants, ou de communautés marginalisées. L'objectif est de profiter d'un projet de recherche pour faire connaître un domaine scientifique de manière plus générale et susciter des vocations. Par exemple, l'un des projets prévoyait la collaboration avec un dessinateur de bande dessinée pour mieux faire connaître aux enfants les sciences polaires.

Enfin, dans des cas beaucoup plus rares, les artistes jouent un rôle de cochercheurs. Le recours au travail artistique participe alors à la construction même des savoirs et/ou des méthodes. Par exemple, un des projets réunissait des artistes et des chercheurs en neurosciences pour concevoir de nouvelles façons de visualiser les circuits nerveux du cerveau, et in fine créer de nouvelles formes de données scientifiques.

Ces différentes formes reflètent une tension encore vive dans le monde académique : l'art est majoritairement mobilisé pour « faire passer » la science, plutôt que pour nourrir la recherche elle-même. Pourtant, les projets les plus ambitieux laissent entrevoir un potentiel plus grand : celui d'une science transformée par le dialogue avec d'autres formes de connaissance.

Cette réflexion fait également écho à des considérations plus générales sur la complémentarité entre l'art et la science, non pas comme des disciplines opposées, mais comme deux approches différentes pour questionner le monde. Comme le formulait joliment un [article publié dans *The Conversation*](#), il s'agit moins d'opposer l'art à la science que de leur permettre de « faire l'amour, pas la guerre », c'est-à-dire de collaborer pour produire de nouvelles formes de compréhension et d'engagement citoyen.

Au-delà de ces différentes façons d'associer les artistes à un projet, notre étude montre également que ces collaborations ne sont pas réparties au hasard. Certains scientifiques les pratiquent bien plus que d'autres, en fonction de leurs caractéristiques personnelles, leur contexte institutionnel et enfin les objectifs scientifiques de leur projet.

Une science plus ouverte... mais pas partout

Première surprise : ce ne sont pas les universités les plus prestigieuses qui s'ouvrent le plus à l'art. Au contraire, ce sont les institutions les moins centrées sur la recherche dite « pure » qui s'y engagent plus largement. Ces établissements s'appuient probablement sur l'art pour conduire des projets plutôt éducatifs, visant essentiellement à faire connaître la science au plus grand nombre.

Deuxième enseignement : les femmes scientifiques sont bien plus nombreuses que leurs homologues masculins à s'engager dans ces démarches. Cette surreprésentation est à rapprocher d'autres résultats montrant que les femmes scientifiques sont en moyenne plus engagées dans les activités de vulgarisation que les hommes – qui, eux, ont tendance à investir plus exclusivement les domaines supposés plus prestigieux, notamment ceux liés à la publication purement académique.

Ce biais de genre, loin d'être anecdotique, soulève des questions sur la manière dont la reconnaissance académique valorise (ou ignore) certains types d'engagement. Incidemment, ce résultat suggère aussi que promouvoir et financer des collaborations entre art et science serait un moyen a priori efficace de rééquilibrer les différences régulièrement constatées entre hommes et femmes.

L'art, catalyseur d'impact sociétal, mais pas sur tous les sujets

Alors que l'on demande de plus en plus aux scientifiques de démontrer l'impact de leurs travaux sur la société, beaucoup se trouvent mal préparés à cette tâche. Peintres, sculpteurs, écrivains, photographes, etc., ont l'habitude de s'adresser à un public large, de captiver l'attention et déclencher les émotions qui garantissent une impression. Leur interprétation du travail et des résultats scientifiques peut ainsi accroître la visibilité des recherches et susciter le changement. On pourrait donc s'attendre à ce que les projets les plus orientés vers des objectifs sociétaux ambitieux aient plus souvent recours aux artistes.

C'est globalement le cas, mais avec toutefois de grosses différences selon les défis sociétaux concernés, que nous avons classés suivants les grands objectifs de développement durable (ODD) édictés par l'ONU. Notamment, la collaboration art/science est bien plus fréquente dans les projets portant sur la biodiversité marine (ODD 14 « Vie aquatique ») que dans ceux axés sur l'action climatique (ODD 13).

Cette différence s'explique probablement en partie par la grande difficulté à rendre visibles ou compréhensibles certains phénomènes plutôt lointains de la vie quotidienne du grand public : l'acidification des océans, la dégradation des écosystèmes marins, etc. Le travail artistique permet de mobiliser les sens, créer des émotions, des narrations, des imaginaires, qui vont faciliter les prises de conscience et mobiliser les citoyens ou les pouvoirs publics. Bref, il va augmenter l'impact sociétal de la recherche sur ces sujets.

Lever les freins : une affaire de politiques scientifiques

Comment expliquer que ces collaborations restent somme toute très marginales dans le monde de la recherche ? Des défis persistent, tels que le manque de financements qui y sont consacrés ou le cloisonnement disciplinaire des recherches. En outre, l'incitation à explorer ces frontières reste très faible pour les chercheurs, dans un monde académique où la production de publications dans des revues spécialisées reste le critère de performance essentiel.

Intégrer l'art à un projet scientifique nécessite du temps, de la confiance et un changement de posture, souvent perçu comme risqué dans un milieu académique très normé. Mais des solutions

existent sans doute : il s'agirait de former mieux les scientifiques à la collaboration, de financer des projets transdisciplinaires et de changer les critères d'évaluation de la recherche, pour valoriser les prises de risque.

À l'heure où la science est appelée à jouer un rôle majeur dans la transition écologique et sociale, l'art ne doit plus être considéré comme un simple emballage esthétique : il pourrait devenir un allié stratégique ! Il ne s'agit pas uniquement de « vulgariser » la science, mais bien de la faire résonner autrement dans les imaginaires, les émotions et les débats publics.

En écoutant celles et ceux qui osent franchir les murs du laboratoire, nous comprendrons peut-être mieux comment faire de la science de manière plus sensible, plus accessible et surtout plus transformatrice.